



**Robert M. Palem**

## **Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences**

**(Fayard, 2010, coll. Histoire de la pensée, 385p.)**

**par Francis Wolff<sup>1</sup>**

Aristote, Descartes, Foucault et Changeux, c'est la confrontation ultime (la dernière en date) à laquelle nous convie F. Wolff. Informé et documenté, en bon professeur de philo il va les passer en revue sous leurs aspects positifs (on marche à tous les coups) et négatifs (on regrette presque les illusions et charmes qu'ils nous enlèvent).

« Notre époque n'a que trop tendance à confondre la question de la légitimité des connaissances scientifiques avec celle du bien-fondé de leurs usages ou de leurs détournements idéologiques » dit-il (p. 19). Invoquer Heidegger contre la *Techné*, Foucault contre le *Biopouvoir* sont des mises en garde utiles, en même temps que partiales, dérisoires et parfois terroristes. « L'idée d'humanité, qui porte déjà en elle-même une charge passionnelle considérable et qui est, selon nous, au croisement de concepts théoriques et de notions pratiques, est donc plus que jamais le lieu de toutes les confusions et l'enjeu de sérieuses querelles de légitimité » (p. 19). Ce sont ces confusions que F. Wolff va traquer, inventorier et démasquer dans son ouvrage.

Au-dessus de la mêlée, il ne prend pas parti, soucieux de développer une logique imparable pour une épistémologie qui n'est pas (qui ne doit pas être, selon nous) à la portée de toutes les bourses<sup>2</sup>. C'est donc un logicien : il y faut un peu plus que de ce « bon sens » qui nous est si généreusement octroyé par Descartes, même s'il nous apprend à penser juste, sans réductionnisme ; en faisant tous les « dénombrements » nécessaires (comme eut dit Descartes,

---

<sup>1</sup> Philosophe, discret dit-on (tous ne le sont pas, on le sait) professeur à l'ENS à Paris. Auteur de *Socrate* (2000), *Dire le monde* (2004), *Philosophie de la corrida* (2007), etc..

<sup>2</sup> En vions ces jeunes psychiatres aux dents longues et pleins d'avenir qui prétendent dans leur premier travail (thèse) prendre un point de vue « épistémologique » pour critiquer leurs anciens, voire leurs maîtres., comme si l'épistémologie ne s'apprenait pas, comme tout le reste, et n'était pas plutôt à sa juste place en fin de carrière qu'au début.

encore une fois). Difficile donc de lui demander de prendre parti (ça n'est pas son but).

Le constat (bilan) de l'« homme structural » est accablant, sans forcer le ton (pp. 22, 84, 100, 122, 128, 214).

Il nous a semblé toutefois lui trouver une petite préférence pour Aristote et son « essentialisme naturaliste » (p. 237); et une certaine aversion pour le 4ème paradigme (*Naturalisme antiessentialiste / Animalisme / Antispécisme*) qualifié de nouveau Nihilisme<sup>3</sup>: « Les valeurs humaines sont peut-être autant menacées lorsqu'elles prétendent s'étendre au-delà des limites de l'humanité que lorsqu'elles se veulent réservées à une partie des hommes. Le naturalisme antiessentialiste tombe dans l'absurde en se voulant antihiérarchique [ex : Dennett et Hofstadter], et l'idée d'égalité se vide de son sens lorsqu'elle ne répond plus à une volonté de justice ou à un idéal juridique ou politique » (p. 340). F. Wolff rappelle que pour Aristote et Descartes, « l'appréhension particulière que l'homme peut avoir de lui-même ne dépend nullement d'une quelconque discipline scientifique, elle est du ressort de l'éthique » (p. 170). L'homme « n'est pas un animal comme les autres, il est un animal moral » (p. 357). Quant à l'appréhension des autres espèces naturelles, « il nous revient d'esquisser les traits d'une telle morale, proprement humaine et même humaniste, qui ne soit ni dualiste ni animaliste » (p. 326).

Le gros ouvrage de Francis Wolff, passe en revue les quatre paradigmes (4 « manières d'être homme », dit-il, p. 20) : l'animal rationnel (*zoon logikon*) d'Aristote qui nous honore, le paradigme de Descartes que tout le monde ne connaît que trop, le *sujet* « *assujetti* » des structuralistes qui nous accable et *l'homo animalis* des cognitivistes qui nous intrigue. Il montre que « ces 4 figures appartiennent à une même configuration, simplement définie par la combinaison des deux réponses possibles à la question de l'essence de l'homme et à celle de son unité » (p. 165). Les deux premières sont essentialistes ; les deux suivantes antiessentialistes (p. 169). Chacune a prétention à la Science, qu'elle porte sur la nature ou sur l'homme. Mais aucune n'a jamais été exclusive et surtout pas au XXe siècle en France, même avec la figure de l'homme structural (le « sujet assujetti ») : ... » cette figure fait système avec les deux précédentes comme avec la suivante, celle de l'homme neuronal du paradigme naturaliste. Seules les figures fortement campées et aux contours appuyés peuvent entrer dans un rapport systématique d'analogie ou d'opposition » (p. 81). Ce sont des « archétypes constants et universels » qui peuvent se définir par le croisement de deux critères de nature *philosophique* : l'essence et le monisme/dualisme.

---

<sup>3</sup> Au quel il consacre un long chapitre (n°10, pp 295 à 340) intitulé « *L'envers moral et politique de l'homme naturalisé* ».

« D'un côté, l'homme a-t-il une essence une, constante et universelle, ou ne doit-on pas plutôt parler de l'irréductibilité des différentes cultures, des histoires, des populations humaines ?

D'un autre côté, tout ce qui est proprement humain peut-il être compris ou expliqué au moyen d'une ontologie moniste (par exemple : l'homme est un simple être naturel), ou doit-on recourir à une ontologie dualiste, selon laquelle l'homme possède des caractéristiques irréductibles à celles des autres êtres naturels ? » (p. 20)

La force de cette thèse est dans la démonstration que « ce système épuise le jeu des figures épistémologiques possibles de l'homme » [pp. 20, 163. Cf. tableau à double entrée de la p. 188] ...

Homme défini en termes :	essentialistes	non essentialistes	Gain épistémologique
monistes	« vivant » rationnel (doué de <i>logos</i> )	animal comme les autres	<i>réductionnisme</i>
dualistes	substance pensante (unie à un corps)	sujet assujetti	<i>distance épistémologique sujet/objet</i>
Gain épistémologique	<i>fonder une science de la nature</i>	<i>fonder des sciences de l'homme</i>	

... dans « une *unique configuration*, où chacune est déterminée en creux par les traits qu'elle partage avec les trois autres et par ceux qui la différencient d'elles en partie » (p. 20)

Mais revenons sur ces 4 figures (p. 20) :

1) **L'homme d'Aristote** animal rationnel (ou « politique ») « comme être singulier situable dans l'ordre des vivants et dans l'ordre du monde ». L'intérêt de sa philosophie, « c'est la rencontre, dans la figure de l'homme qu'il nous propose, de ces deux exigences intimement liées que sont l'*essence* et la *nature* » (p. 251). L'inconvénient de croiser une vision essentialiste de l'être humain avec une vision hiérarchique de la nature est de conduire certains à penser que « Puisque la science montre que l'homme est (par essence) un être naturel et que la nature est un ordre hiérarchique, alors il est bien de traiter les hommes conformément à l'ordre de la nature » (forts et faibles, maître et esclave...)

2) **L'homme de Descartes** « comme conscience et comme intériorité, pensant une extériorité réduite à la matière ». La réussite de la révolution scientifique était au prix de ce *dualisme*, talon d'Achille de la doctrine

cartésienne pour l'« union » problématique de deux substances aussi hétérogènes que l'âme et le corps, la pensée et l'étendue.

3) **L'homme structural** « comme non-sujet (p. 100) déterminé par ses conditions d'existence familiale, sociale ou historique » de ce qu'on appelait les « sciences humaines et sociales » il y a 50 ans. « Il ne sait jamais ce qu'il veut, il est illusionné sur ses désirs, trompé par ses croyances, déterminé par des forces inconscientes, abusé par la violence symbolique et agissant toujours en contradiction avec ses propres intérêts » (p. 128)... « être antinaturel, sujet éparpillé entre divers assujettissements incompatibles, conscient de son savoir ou maître de la nature, mais jamais maître de ce qu'il est ni conscient de ce qu'il fait, et encore moins conscient ou maître des raisons pour lesquelles il le fait » (p. 214). « Il a 3 traits que l'on peut caractériser par opposition à ceux des deux figures précédentes. Au contraire de l'homme des deux premières figures, il n'a pas d'essence. Au contraire de celui de la première figure, il n'est pas un être naturel. Au contraire de celui de la deuxième figure, il n'est pas maître de ses pensées » (p. 84). Ses adversaires auront beau jeu d'en conclure : ce n'est donc pas un homme. Ce non-sujet, on le dit « assujetti » parce qu'« il faut bien que quelque chose en lui puisse se croire sujet » pour en parler ! (p. 100). Cet homme structural est « plus souvent supposé que déduit » (p. 122). C'est « un homme sans essence puisque, au contraire des hommes des deux premières figures, ses différents plans d'intelligibilité ne peuvent s'ajuster, mais non un homme sans qualités. Un homme caractérisé non par son mode de vie animal (première figure), non par la conscience qu'il a de lui-même et du monde (deuxième figure), mais par la négation de sa vie animale et les illusions constitutives de sa conscience (qu'elle soit individuelle, collective, sociale, historique, etc.). Un homme caractérisé non par sa place dans l'ordre de la nature (première figure), non par sa position lui permettant de la connaître (deuxième figure), mais par les différents ordres humains dont il relève, hétérogènes et incommensurables » (p. 122). Pour l'homme structural, comme pour les hommes des autres paradigmes, F. Wolff recommande de se poser les questions : Où mène-t-il ? Quelles entreprises ont besoin de s'appuyer sur lui ? Que permet-il de justifier ? (p. 290)

4) **L'homme cognitiviste**, « comme être naturel » mais « animal comme les autres » [p. 123, homo animalis] des neurosciences (l'« homme neuronal » de Changeux, p. 226) et de la théorie évolutionniste<sup>4</sup> [Dennett, Edelman], venant se substituer (chasser) à la figure antinaturelle des sciences

---

<sup>4</sup> Du *Darwinisme neuronal* d'Edelman à la *théorie évolutionniste de la liberté* de Dennett (O. Jacob 2004) [NDLR]

humaines (p. 122)<sup>5</sup>. Mais paradoxe : « plus l'homme se naturalise comme vivant, plus le vivant se dénaturalise comme être matériel » (p. 228). Contrairement à la figure précédente, celle-ci « n'a jamais pour but ou pour effet de montrer que le sujet humain est en fait divisé (au contraire des apparences), mais qu'il est *un* (au contraire des apparences). Il ne s'agit nullement de diviser scientifiquement un homme illusoirement persuadé de son unité, mais de le réconcilier avec lui-même contre l'illusion qu'il pourrait avoir de son clivage » (p. 149). Mais « il était dans le droit fil de l'histoire qu'à la pluralité des sciences humaines fasse suite une tentative de réunification de la connaissance de l'homme » (p. 224). Et plutôt que de la diffamer et de la diaboliser (comme le fait E. Roudinesco) [p. 303], se poser les bonnes questions : De quels effets peut-elle être la raison ? Quelles politiques et quelles morales peuvent s'appuyer sur elle ? [p. 302] C'est moins la naturalisation qui est dangereuse que l'essentialisation secondaire de l'Histoire à la place de la Nature<sup>6</sup>. Ce qui permet de fonder des idéologies totalitaires, c'est moins le naturalisme lui-même que le couplage de l'anti-essentialisme avec une conception hiérarchique, qu'elle trouve son fondement dans la Nature ou qu'elle s'ancre dans tout autre sol » dit F. Wolff, p. p. 305. Aristote était naturaliste, essentialiste et hiérarchique... et pas si totalitaire que ça, au bout du compte. Probablement parce que, me semble-t-il, chez lui l'essentialisme (haute idée de l'homme) compensait le constat d'impitoyable hiérarchie dans la nature.

La critique est originale et les présupposés comme les conséquences épistémologiques analysés d'un point de vue olympien (perspectiviste), selon une logique imparable, singulièrement séduisant et parfaitement « humaniste » au demeurant. Wolff montre qu'il ne suffit pas d'invoquer l'Épistémologie sur ces questions pour savoir s'en servir utilement et la (re)pousser dans ses

---

<sup>5</sup> Est-ce là le fameux « *balancement mécanodynamiste* » d'Henri Ey ? Même pas, à notre avis : il y a autant de mécanisme et de dynamisme dans l'un que dans l'autre. Et le système de Wolff est beaucoup plus complexe (voir p. 20). [Le rythme mécanodynamiste de Ey est binaire, sur un seul axe. Celui de Wolff est à 4 temps, sur 2 axes] Mais F. Wolff, comme Ey (M. Planck, Kuhn, G. Lanteri-Laura et la notion de Paradigme), après avoir montré que les 4 concepts de l'homme « se construisent les uns contre les autres » (p. 190) n'entend pas moins montrer qu'ils « s'enchaînent comme les différents moments d'une même histoire », dont on peut forger un « récit vraisemblable », doté d'une efficacité plus « compréhensive » qu'explicative (p. 190). Il montre ainsi « les *analogies formelles* entre ces différentes révolutions scientifiques » (p. 205), bien résumées dans le tableau à double entrée de la p. 188, triple entrée même : *ontologique* (Monisme ou Dualisme), *métaphysique* (Essentialisme ou non essentialisme) et *épistémologique* (Réductionnisme ou Distanciation Sujet-Objet). Chaque révolution devient ainsi « un événement historique attendu » (p. 224) et F. Wolff a cette formule extraordinaire (à la manière de Leibniz) : « ...le réel (nature ou société), sous l'extrême diversité de ses manifestations, peut se déduire d'une combinatoire à partir du simple principe : *il faut que soit ce qui est menacé sans cesse de ne pas être* » (p. 223).

<sup>6</sup> Ou du Langage, soutient Henri Laborit [NDLR]

conséquences extrêmes ; et qu'il faut se méfier des idéologies prétendant s'appuyer sur la Science (ou prétendant, à l'occasion définir les « sciences humaines » en croisant une vision antisubjectiviste de l'humanité avec une position antinaturaliste : culturaliste, historiciste, constructionniste). Le danger est que, croyant vraiment « scientifique » l'idée que l'homme structural n'est qu'un « sujet assujéti » (en tout cas un être construit de part en part par la Culture, l'Histoire, la Langue, le Symbolique, etc.), on en vienne à sous-entendre ou à penser qu'il serait bien de le reconstruire « sur le modèle de ce qu'il aurait du être » (p. 293). Mais il est bien vrai que l'homme est tout à la fois un vivant comme les autres, un sujet assujéti, une chose qui pense et un animal rationnel (p. 228).

A lire absolument, pour sortir enfin des manichéismes roudinesquiens et de la « Pensée 68 », qu'elle se dise « assujéti » ou « structuraliste » ; et contenir ou mettre en garde le mouvement cognitiviste [qui est en train de l'éliminer totalement, ce qui serait dommage]. « Une belle réflexion sur la manière dont l'Occident a défini l'humanité depuis la Grèce antique... » dit Roger-Pol Droit dans *Le Monde* et, citant l'auteur : « ...il ne s'agit pas de faire de l'histoire des idées [c'en est pourtant une excellente, aussi : cf. p. 228]. Ils s'agit de s'interroger sur notre humanité » (p. 22). Ça nous intéresse (concerne) donc tous, au premier chef.

F. Wolff démontre que « Ce que nous entendons par « figure de l'humanité », c'est la rencontre d'un projet scientifique dont elle se déduit et d'une morale qui s'en déduit » (p. 314). Mais pas d'amalgames ou de court-circuits : il ne faut pas exporter hors de son champ épistémologique une proposition purement analytique, une hypothèse ou un postulat, pour lui faire jouer un rôle normatif puis le lui reprocher avec beaucoup d'inconséquence ou de mauvaise foi ; et cela est valable pour les 4 figures de l'homme envisagées (p. 346).

Sous l'angle de l'Histoire, l'auteur montre qu'« il existe une étroite corrélation entre certaines définitions philosophiques de l'homme (animal rationnel, union d'une âme et d'un corps, sujet assujéti, animal comme les autres) et certaines grandes mutations dans l'ordre du savoir : naissance de la science naturelle dans l'Antiquité, naissance de la physique moderne à l'âge classique, unification structuraliste des sciences humaines au XXe siècle, naturalisation des méthodes de connaissance de l'homme au XXIe siècle » (p. 13).

Il sort un livre de cette importance tous les 10 ou 15 ans, pas plus.